Le domaine gascon

Autor(en): **Bourciez, É.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **12 (1936)**

Heft 45-46

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399136

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE DOMAINE GASCON [1]

Lorsque l'éminent et infatigable organisateur de ce Congrès, M. le Recteur Terracher, est venu cet hiver m'offrir la Présidence d'honneur du Comité d'organisation, je n'ai pas cru pouvoir décliner cette marque de distinction flatteuse : je la devais avant tout au privilège de l'âge — disons le *triste privilège*, pour ne pas oublier l'épithète traditionnelle.

Par amour de la vérité, je tiens à déclarer que je n'ai rien fait pour organiser l'ordre de ces séances de travail ni l'éclat des fêtes qui s'y trouvent jointes. Je suis resté confiné dans mon titre. Mais aujourd'hui ce titre m'autorise moi aussi à saluer ceux qui se sont rendus à ce Congrès en grand nombre, quelques-uns de fort loin, et parmi lesquels je vois figurer bien des linguistes éminents. Ces savants, je les connaissais presque tous, du moins pour avoir lu leurs ouvrages ; mais je suis heureux de faire leur connaissance d'une façon plus effective.

Après vous avoir souhaité à tous, d'où que vous veniez, une bienvenue très cordiale, mon rôle, semble-t-il, devrait être terminé, et à ceux qui vont nous faire des communications certainement fort intéressantes je devrais immédiatement céder la parole. Si je la garde encore, c'est pour remplir une promesse imprudente que je me suis un peu laissé arracher. Sous prétexte que depuis un demi-siècle (car je n'en suis pas originaire) je réside sur les bords de la Garonne, et que pendant assez longtemps, soit par devoir professionnel, soit par goût particulier, je me suis intéressé à l'idiome gascon, on m'a amicalement persuadé que mon devoir était de vous faire en quelque sorte les honneurs de la Gascogne, de vous introduire dans les secrets de la langue qui s'y parle, et surtout qui s'y parlait autrefois.

1. Communication faite au 4e Congrès international de linguistique romane (Bordeaux, 28 mai 1934).

J'ai eu la faiblesse d'accepter, et j'ai probablement eu tort. Car en vérité, sur un sujet qui est à la fois aussi vague et aussi vaste, je me demande à présent ce que je vais bien vous dire. C'est une tâche fort ingrate que de vous adresser une allocution prémonitoire de ce genre : à ceux d'entre vous (et c'est le plus grand nombre) qui se sont déjà occupés de ces questions, je ne puis qu'énumérer au pas de course des faits qu'ils connaissent aussi bien que moi, peut-être mieux ; quant à ceux qui jusqu'ici y seraient restés étrangers, je ne saurais leur donner aucune explication d'ordre un peu technique. Je voudrais être bref, et pourtant, sur un tel sujet, c'est assez difficile.

Partons d'une affirmation qui, je l'espère, ne me sera pas contestée, à savoir que la Gascogne est un champ favorable aux investigations d'ordre linguistique. Pourquoi cela ? Parce que d'abord cette zone a des limites qui sont fort nettes ; parce qu'ensuite on peut y relever des traits originaux, vraiment spécifiques, et qui la distinguent des autres idiomes de la France méridionale.

Dois-je répéter, après tant d'autres, que la zone gasconne forme un triangle ? Évidemment, puisque c'est vrai ; j'ajouterai même, pour plus d'exactitude, qu'il s'agit d'un triangle rectangle, et que les limites en sont bien déterminées. A l'ouest, de la pointe de Grave jusqu'aux bouches de l'Adour, il y a l'Océan ; au sud, les Pyrénées qui, par leurs cimes continues de 2 à 3.000 mètres, constituent aussi une excellente barrière. C'est évidemment pour le troisième côté du triangle, celui qui va du sud-est au nord-ouest, que la frontière devient un peu litigieuse : j'avoue que, pour ma part, je ne me suis jamais senti trop embarrassé pour la déterminer. Ayant toujours considéré le changement de LL double latine en *r* au milieu des mots, et en *t* à la fin, comme le critérium par excellence du gascon, j'ai admis que partout où l'on prononçait *apera* non *apela*, et *castet* non *castel*, je me trouvais en pays gascon. D'autant que le changement du latin filium en *hilh*, c'est-à-dire le passage du F initial à une simple aspiration, correspond presque avec le fait précédent. Et, en se basant là-dessus, on peut dire que la zone gasconne comprend au sud-est le bassin du Salat, premier affluent de la Garonne à droite ; puis, qu'à partir de Carbonne la limite suit de très près la rive gauche du fleuve, du moins jusqu'à Marmande, car ensuite au Nord du département de la Gironde elle embrasse tout le pays dit d'Entre-deux-Mers jusqu'à la Dordogne, et va enfin aboutir approximativement à la petite ville de Bourg.

Dans cette zone, au cours des siècles, depuis 2.000 ans bientôt que le latin s'y est implanté, il s'est déroulé naturellement une évolution linguistique très complexe. Et je n'ai pas besoin de vous dire que c'est avant tout par son consonantisme que le gascon s'est profondément différencié des autres idiomes du Midi de l'ancienne Gaule. Je viens déjà d'indiquer deux de ces changements qui sont essentiels : rappelons-en quelques autres, comme par exemple la production d'un *a* prosthétique devant *r* initial (rivum devient *arriu*) ; l'effacement (sans doute consécutif à une ancienne nasalisation) du *n* intervocalique (le nom de ville *Salies* représente salīnas). Il y a aussi la question du *b,* mais elle est compliquée : ce qui est sûr c'est qu'à l'initiale on ne trouve point de *v* mais un *b* très franc, à l'intérieur des mots soit un *β* spirant, soit un *w*. Sans doute tous ces traits ne se rencontrent pas aujourd'hui dans toute l'étendue de la zone que j'essayais de délimiter ; ils y sont cependant toujours largement représentés, et leur diffusion y a probablement été plus grande autrefois. En tout cas, ils donnent bien son caractère à la phonétique gasconne : et alors on ne peut pas oublier que plusieurs d'entre eux se retrouvent dans la langue basque, où il n'y a point non plus à l'initiale de spirantes labiales, et où le *r* amène un phonème prosthétique. Bien plus, de l'autre côté des Pyrénées, l'espagnol a lui aussi un *b* d'un caractère assez spécial, et le F initial y a disparu. Il est bien difficile de ne pas rattacher ces constatations à une même influence ibérique, influence héréditaire qui pourrait d'ailleurs avoir sommeillé pour ne reparaître qu'au bout d'un certain nombre de générations.

D'autre part, ce n'est point seulement par sa prononciation que le gascon se distingue des autres idiomes méridionaux de la France : il faudrait aussi faire entrer en ligne de compte des formes grammaticales très spécifiques, dans sa conjugaison par exemple. Tel est ce type de parfait en *-o* (dû à l'analogie du latin fūi), et dont on ne retrouve nulle part ailleurs dans les langues romanes le pendant exact. Tel encore cet imparfait de l'indicatif en *-i*, *-é*, dont l'origine a déjà soulevé beaucoup de discussions.

Et comme je m'aperçois que je n'ai rien dit des voyelles, voulez-vous un exemple des zones intérieures que leur évolution a créées en Gascogne ? Dans trois jours, pour vous rendre à Biarritz, vous prendrez ce que le tourisme moderne appelle un peu pompeusement « la route des lacs » (entre nous, ces lacs sont de simples étangs,

mais peu importe). La route est un ancien *camin roumiou*, un de ces chemins que pendant le moyen âge, surtout aux Xe et XIe siècles, suivaient les pèlerins allant à Saint-Jacques de Compostelle. Il y en avait deux qui partaient de Bordeaux pour se rejoindre à Dax, et pénétrer de là en Espagne par le col de Roncevaux : l'un correspondait à peu près à la ligne actuelle du chemin de fer du Midi ; l'autre longeait de bien plus près l'Océan, et c'est la route des lacs. Jadis, elle n'était pas très sûre, elle était même périlleuse, semée de fondrières, encombrée d'amas de sable, habitée par une population clairsemée et peu hospitalière. Mais rassurez-vous, on a changé tout cela : vous la suivrez aujourd'hui sans aucun risque, et grâce aux autocars le plus facilement du monde. Vous traverserez le pays de Born, le Marensin, la Maremne : je ne dis pas que le pittoresque y soit extrême, le pays est assez plat forcément ; mais enfin vous pourrez entrevoir de grandes étendues d'eau miroitantes, bordées de roseaux, et à mesure que l'on descend vers le Sud, la forêt landaise avec ses pins et ses chênes-lièges ne manque pas d'une certaine allure, ni même d'une attraction très prenante. Tout cela, c'est pour vous prévenir qu'au point de vue linguistique vous traverserez là une région qui offre une particularité curieuse, et vers l'Est elle s'étend même assez loin, jusqu'à quelques kilomètres de Mont-de-Marsan : dans cette région, l'*ẹ* fermé accentué s'est affaibli en *œ* ; au lieu de *hémne, péch, candéle,* on prononce *hœmne, pœch, candœle.* Depuis quelle époque ? Il n'est pas facile de le déterminer.

En voilà bien assez pour prouver que le gascon est un idiome qui mérite d'être étudié de près : d'autant que je m'adresse à un auditoire qui, dans sa majeure partie, en était convaincu d'avance. Comment peut-il, comment doit-il être étudié ? Dans l'espace et dans le temps ; c'est-à-dire, pour être un peu plus explicite, qu'on doit envisager soit son état actuel, soit son histoire et les conditions au milieu desquelles il a évolué.

Étant donné que, sans être encore en voie de disparition, le gascon court cependant des risques sérieux, le plus pressé serait évidement d'examiner sur place ce qu'il est aujourd'hui dans la zone où on le parle. Nous avons un modèle d'une enquête de ce genre, celle que M. Millardet a faite il y a 25 ans dans le Marsan et une partie de l'Albret : cette enquête n'a qu'un défaut (et qui ne tient pas à l'auteur), c'est d'être restée isolée. Si nous en avions pour les diverses parties de la zone une vingtaine, exécutées avec la même

science sûre et la même patience méticuleuse, nous saurions sur l'état du gascon dans ce premier tiers du XX^e siècle tout ce que nous pouvons raisonnablement espérer savoir. Mais de réunir, à un moment précis, une équipe de 20 linguistes assez avertis pour mener à bien cette tâche, je crains fort que ce ne soit un rêve. Alors, pour suppléer à cette lacune, nous avons à vrai dire l'*Atlas* de Gilliéron-Edmont, si précieux malgré quelques légères défectuosités : le malheur, c'est que cet atlas ne donne pour la Gascogne qu'une cinquantaine de points, distants l'un de l'autre de 20 à 25 kilomètres, et il en faudrait 6 ou 7 fois plus (environ 3 ou 400) pour obtenir un résultat acceptable, lorsqu'on essaie par exemple de tracer les limites d'un phénomène linguistique. Il y a bien encore un *Recueil* beaucoup plus vaste, puisqu'il comprend plus de 4.000 communes : c'est celui que j'ai fait faire il y a 40 ans par des gens qui d'ailleurs n'étaient pas linguistes de profession. Je n'insiste pas sur ce *Recueil*, j'aurais l'air de plaider *pro domo mea* : tout ce que j'ajoute, c'est qu'intelligemment consulté il peut rendre de bons services, et qu'il n'a pas toutes les défectuosités qu'on lui a prêtées parfois a priori, sans le connaître. Seulement ici encore, le malheur c'est que les résultats de cette enquête forment 17 gros volumes, restés manuscrits, et qui ne sont donc guère à la portée des travailleurs.

Que s'ensuit-il ? C'est qu'au lieu d'étudier l'idiome gascon dans le présent, beaucoup sont réduits à l'étudier dans son passé et à chercher les conditions dans lesquelles il s'est développé. Certes, c'est encore là une belle tâche, et difficile, délicate, car il y a dans ce sens une foule de problèmes dont la solution reste à trouver. Quant aux ressources dont peuvent disposer ceux qui l'entreprennent, elles sont multiples, mais je ne saurais bien entendu en faire ici aucune énumération. Je me contenterai de rappeler que, pour le moyen âge, nous n'avons de rédigés en gascon que des documents d'archives et qui apparaissent même à une époque assez tardive, vers la fin du XII^e siècle. En somme, même après les recherches récentes et si consciencieuses qu'a faites M. Brunel, la première charte gasconne authentique et dûment datée que nous ayons, reste toujours la fameuse charte de Montsaunès, du 16 septembre 1179, celle que mon ancien collègue Achille Luchaire avait publiée il y a plus d'un demi-siècle, et d'une façon très correcte.

Du reste, dès qu'on se met à envisager les choses sous un biais historique, on s'aperçoit bien vite que depuis 2.000 ans il s'est déroulé

dans ce coin du Sud-Ouest un tourbillon d'événements dont je ne puis, en quelques minutes, vous esquisser même le très vague sommaire. Il y aurait tout d'abord à tenir compte des origines ibériques, ou peut-être ibéro-ligures, de la population qui occupait cette région lors de l'arrivée de César ; sa romanisation semble avoir été rapide et très complète. Puis sont venues les grandes invasions, et spécialement ici, vers la fin du VI^e^ siècle, une offensive et un débordement des montagnards vascons qui paraissent avoir amené une recrudescence de l'ancien élément ethnique. Cette région a longtemps été très particulariste : après avoir soutenu, grâce à des chefs comme Hunald et Waïfre, des luttes farouches contre les premiers Karolingiens, elle a au siècle suivant réalisé son rêve d'autonomie, connu même une unité relative sous les grands ducs gascons qui commencent avec Sanche Menditarra. Cela a duré près de deux siècles, de 864 à 1032, et c'est, je crois bien, la période où se sont fixés les traits caractéristiques de l'idiome. Mais cette unité était précaire, elle a été vite rompue par le morcellement féodal. Ajouterai-je encore qu'ensuite sont venues des luttes intestines, des démêlés sanglants entre les maisons de Foix et d'Armagnac ? Il faudrait surtout noter que, vers la fin du moyen âge et pendant la guerre de Cent ans, c'est le moment où les Gascons ont vraiment fait leur entrée dans l'histoire — entrée turbulente et batailleuse — car il est fort curieux de voir ce peuple qui, dans l'antiquité, nous était dépeint comme plutôt sombre et taciturne, devenir peu à peu trépidant et loquace, éveillé, *escarrabilhat*. Est-ce sous l'action lente d'un climat et d'une atmosphère chargés d'électricité, surtout l'été ? C'est possible. Et en tout cas voilà que commence par ici ce qu'on doit appeler la période française. En réalité, c'est bien seulement Henri IV qui, après les luttes religieuses, a pleinement annexé la Gascogne à la France : mais les Gascons d'alors n'auraient point été embarrassés pour renverser la proposition, et déclarer sans rire que c'était la Gascogne qui s'annexait la France.

Il y a naturellement, et ils s'offrent même en foule, des faits linguistiques dont le développement correspond à chacune de ces périodes historiques. On a souvent remarqué par exemple qu'entre les parlers de la Gascogne et ceux de l'Espagne il y avait d'incontestables analogies, et cela quelquefois nous reporte très loin, jusqu'à l'époque latine, comme si dans ce temps-là il n'y avait pas eu de Pyrénées, et que la barrière se fût constituée plus tard. Voici un fait

parmi bien d'autres. Vous savez que dans toutes les vallées pyrénéennes (sauf celle d'Ossau) on emploie un article gascon *ét, éra*, qui est très différent de *lou, la*, qui est populaire, et que les Chartes locales du moyen âge n'ont jamais admis. Or cet article est étroitement apparenté à celui de l'espagnol (*el cielo, el agua*), ou pour mieux dire il est le même, abstraction faite des changements phonétiques survenus plus tard : bref, il prouve que jadis, des deux côtés de la chaîne, on s'est servi d'une forme *élle* accentuée sur l'initiale. — A une tout autre époque (c'est vers la fin du moyen âge), nous pourrions constater que l'idiome gascon a subi, venant de l'Est et s'exerçant surtout par l'intermédiaire de Toulouse, une très forte pression languedocienne qui a en partie désorganisé sa morphologie et y a introduit beaucoup d'innovations. Ainsi, c'est du Languedoc qu'est venue la gutturale qui termine la troisième personne au singulier du parfait (*cantec, bengouc*), et elle s'est même étendue fort loin vers l'Ouest, car aujourd'hui elle va jusqu'à Mont-de-Marsan. C'est également du Languedoc que proviennent dans toute la partie orientale de la zone les désinences en *-es* ou *-is* qu'ont au pluriel certains noms (*lous bosquis, düs meses*). Et ainsi de suite.

Je m'arrête, car je vois que ces considérations, toutes sommaires qu'elles sont, m'entraînent bien loin. Et il y a cependant une question très obsédante, dont j'ai déjà touché un mot : c'est celle de la vitalité de l'idiome gascon. Car cette vitalité va diminuant, c'est incontestable, surtout depuis un siècle et demi, et les causes de cette déchéance sont bien trop connues pour que j'aie besoin de les rappeler. Jusqu'à quand, au sud de la Garonne, et du moins dans les campagnes, l'idiome local sera-t-il parlé ? J'avoue que je n'en sais rien : il entre dans ce calcul, dans cette pesée de circonstances, trop d'impondérables pour que je me risque à aucune conjecture. D'autres ont été plus hardis. Léonce Couture, Gascon de bonne souche, qui était non seulement un fin lettré, mais aussi un linguiste averti, a dit quelque part, il y a une cinquantaine d'années (c'était, il me semble, vers 1880), qu'à son avis le gascon en avait encore pour deux siècles d'existence effective, de *bito bitanto* suivant l'expression consacrée par ici. Que vaut ce pronostic ? En tout cas s'il se réalise au terme préfix, comme cela reporte à la fin du XXI^e^ siècle, nous ne serons pas là pour le constater.

Quoi qu'il en soit, et à quelque date que la chose doive se produire, il sera toujours triste de voir s'éteindre l'idiome gascon, soit dans

les campagnes du Bazadais, soit du côté des collines de l'Armagnac où il a encore des sonorités assez éclatantes. Mais, s'il doit un jour disparaître, quoique ne risquant pas d'assister à cette disparition, il y a un point de la zone où elle me paraîtrait surtout regrettable : c'est au Sud, dans l'ancienne Vicomté de Béarn. Car il n'y a pas à dire, c'est bien par là qu'on trouve le plus bel échantillon de ce qu'a pu devenir l'idiome. Pour ma part, je l'avoue — dussé-je encourir les foudres de certains savants, — même quand je me suis occupé de linguistique pure, je n'ai jamais su faire entièrement abstraction de ce qu'on peut appeler la beauté des sons, la simplicité des formes, la richesse du vocabulaire. Or, ces diverses conditions, esthétiquement parlant, c'est bien, il me semble, dans la vallée du Gave, entre Pau et Orthez, qu'on les rencontre pleinement réunies ; il s'est produit par là, dans cet air pur et léger, en face des pics éternels, une des réussites les plus complètes qu'ait instinctivement réalisées le génie populaire pour aboutir à une adaptation originale et mélodieuse de la langue latine :

Hilhoutets de las pennes blues,
Per lou plasé guidats ensa,
Preguem a Diu qu'en d'autes lues
Rebediam aquesté parsâ !

« Fils des cimes bleues, qui vous laissez ici guider par le plaisir,
« demandons à Dieu que nous puissions, sur d'autres astres, retrou
« ver cette terre bénie ! »

Xavier Navarrot ne fait pas intervenir la *lengue mayrane* dans cette courte strophe, mais soyez certains qu'il en sous-entend l'éloge. Par les diverses qualités que j'énumérais tout à l'heure, par son ingéniosité, ne fût-ce que par le jeu de ses diminutifs, ce que le bon poète Isidore Salles appelait malicieusement « la richesse du pauvre », cette langue béarnaise — car c'est une langue — est vraiment la fleur du terroir gascon. Combien je conçois que ceux qui l'ont entendue dès le berceau, et l'ont bégayée ensuite, lui conservent une tendresse fidèle ! Moi, je me contente de l'admirer ; je ne suis d'ailleurs ni le seul, ni le premier. Vous vous rappelez qu'au XVI^e^ siècle, dans un passage bien connu des *Essais* (II, 17), après s'être montré très dur envers le périgourdin qu'il entendait autour de son château, et qu'il appelle « un langage brode, traînant, esfoiré », Montaigne qui

avait fait connaissance avec le béarnais en visitant au sud de la Chalosse ses propriétés de Lahontan, ajoute : « Il y a au-dessus de nous, vers les montagnes, un gascon que je trouve singulièrement beau, bref, signifiant, et à la vérité un langage masle et militaire plus qu'autre que j'entende, autant nerveus, puissant et pertinent comme le françois est gratieux, delicat et abondant ». Les qualités dont parle Montaigne seraient aussi assez celles du castillan ; quant à celles qu'il attribue ensuite au français (peut-être bien en pensant aux mignardises de la Pléiade), elles feraient plutôt songer à la douceur florentine. Et ce qui me semble certain, c'est que le béarnais possède les deux cordes : la douceur et la grâce, une grâce parfois mélancolique dans ces inoubliables *Soubenis de case* d'Alexis Peyret, ou dans un poème pyrénéen comme la *Beline* de Miquèu Camélat. Quant à la force et à la pleine sonorité, où donc éclatent-elles mieux que dans cette pièce des *Cadets*, rimée jadis par Simin Palay et devenue populaire dans le Sud-Ouest ? Ne nous y trompons pas, les véritables cadets de Gascogne ne sont pas ceux que Rostand a introduits au IVe acte de *Cyrano* ; malgré leur crânerie, ils sont un peu trop débraillés et fantoches d'Opéra-Comique. Les vrais, ce sont ceux qu'a magnifiés Palay, dans leur fière énergie, et avec une allusion à la vache qui figure dans les armoiries du Béarn :

Diu bibant ! Caddets de Gascougne,
Et toustém lous de l'aute cop ?
Ey éngoé soulide la pougne ?
. . . . . .
Que hasé bous bétets la Baque,
Horts coum rocs, tilhous coum bencilhs!

« Diou bibant ! cadets de Gascogne, êtes-vous toujours ceux d'autrefois ? La poigne est-elle encore solide ?... Ah ! c'est de bons veaux que faisait la Vache, durs comme le roc et souples comme l'osier ! »

Bordeaux. É. Bourciez.